Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Et l'Allemagne?
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750061

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ET L'ALLEMAGNE?

La guerre est terminée depuis plus d'un an, depuis le 11 novembre 1918. Et où en sommes-nous? La paix signée à Versailles, le 28 juin 1919 (il y a cinq mois), est tellement „provisoire", qu'elle n'est pas encore ratifiée et que déjà elle a subi des accrocs: D'Annunzio est à Fiume; et, en Amérique, le sénateur Lodge parle d'une paix séparée avec l'Allemagne!

Après une pareille tempête, il faut faire évidemment la part du remous, et ne pas s'imaginer que tout va rentrer gentiment dans l'ordre comme des soldats de plomb qu'un enfant remet sur leurs pieds. Toutefois, cette part faite, et largement, il n'en reste pas moins le sentiment très net qu'il y a autre chose encore, un vice profond, qui menace tout l'organisme. On néglige un peu trop l'avertissement donné par les élections en Belgique et en Italie, pour ne voir que „le coup de barre à droite" des élections françaises. Certes, j'admire cette maîtrise de soi affirmée par le peuple français, mais si la nouvelle majorité en tirait une conclusion à l'immobilisme, elle recevrait bientôt, j'en suis sûr, un démenti terrible. Ceux qui n'ont rien appris et rien oublié marcheront à la catastrophe, comme il y a cent ans.

Nous touchons ici à la cause véritable du désarroi grandissant. La guerre a hâté l'éclosion de la mentalité nouvelle qui se préparait depuis vingt ans. Cette mentalité, très nette chez l'élite, est encore obscure dans les masses et voilée par les violences de la guerre et de la révolution russe; mais *elle est là*; elle va, dans les années prochaines, se préciser, se propager, s'affirmer et se réaliser avec une force irrésistible. Les âmes vivantes ne sont plus les mêmes qu'avant la guerre et ne redeviendront jamais les mêmes. Voilà le fait que l'intelligence devrait percevoir si le cœur ne le sent pas. Une foi nouvelle soulève l'humanité. Nous entrons dans l'ère de la solidarité sociale et internationale.

C'est l'esprit de la Société des Nations. Ce n'est pas l'esprit de la paix de Versailles, des militaires, des diplomates et politiciens de la vieille école. — Un Américain, qui a pris part à la „croisade" contre l'Allemagne, me décrivait l'autre jour l'enthousiasme des Etats-Unis pour la France de 1789 et de 1914; il me disait aussi que le peuple des Etats-Unis demeure acquis à la

Société des Nations, mais que la déception provoquée par la paix de Versailles explique (à côté des raisons de politique intérieure) l'attitude du Sénat. On peut en dire de même de l'Europe entière: un grand élan de confiance, qui venait des masses profondes, a été arrêté (provisoirement) par l'œuvre de quelques vieillards, et, derrière eux, des militaires.

Les militaires de l'Entente ont conduit la guerre; c'était leur métier; ils l'ont bien fait; mais ceux qui ont „tenu" pendant quatre ans, ceux qui ont vaincu, ce sont les hommes partis avec la ferme volonté de tuer la guerre! Pour tous ceux-là et pour tous ceux qui, derrière le front ou dans les tranchées intellectuelles des pays neutres, ont raidi leurs énergies jusqu'au bout, la paix a été une amère déception. Notre foi n'est pas ébranlée, la veille ardente continue, mais nous déplorons le temps criminellement gaspillé. — Si l'esprit nouveau avait animé le traité de paix, croyez-vous que d'Annunzio eût osé risquer son geste? Quelle arme on a fournie aux bolchévistes et à ces pangermanistes, qui, après avoir magnifié la force, en appellent aujourd'hui au droit!

Museler la Prusse, exiger de l'Allemagne le maximum possible de réparations, lui faire sentir l'énormité du crime, tout cela c'était légitime et nécessaire. Mais on est allé plus loin, en invoquant le vocabulaire d'avant la guerre et telles notions stratégiques, économiques ou politiques qui perdent tout leur sens dès que la Société des Nations est une réalité.

Il y a des faits dont on peut s'obstiner à nier l'évidence, et qui n'en demeurent pas moins évidents. Un de ces faits qui „tombent sous le sens", c'est que l'Europe nouvelle est inimaginable sans l'Allemagne, non seulement à cause de sa grandeur et du nombre de ses habitants, mais à cause de la valeur intellectuelle et morale du peuple allemand. Je dis bien: de sa valeur morale. Cette force morale a été savamment canalisée vers un but de domination orgueilleuse; elle a été faussée, pervertie; elle n'en est pas moins là; et des cas absolument pareils se retrouvent dans l'histoire, chez d'autres peuples.[1]) Il s'agit de ramener cette force dans des voies normales; il y va du sort de l'Europe.

---

[1]) Voir la lettre de Fénelon à Louis XIV, publiée dans le numéro précédent. Je reviendrai d'ailleurs prochainement sur cette question.

Est-ce qu'on agit dans ce sens, *intelligemment*, c'est-à-dire en dehors de toute pitié comme de toute rancune? Je ne le crois pas. Quoi que fasse l'Allemagne, depuis un an, les vainqueurs l'interprètent à son détriment. Spartacus est-il en progrès, on crie à l'anarchie; au contraire, l'ordre s'affirme-t-il, on s'effraie de la reconstitution trop rapide! — Des voyageurs reviennent d'Allemagne, qui disent: „L'ancien esprit subsiste; l'Allemagne ne s'avoue pas vaincue; la réaction se prépare: elle rétablira un empereur, celui de la revanche, etc. etc." Et l'on se scandalise, en oubliant ce fait historique: c'est que la France, malgré ses trois révolutions de 1789, de 1830, de 1848, malgré sa phalange de vieux républicains, et malgré l'écroulement de Napoléon III, n'arriva toutefois que le 30 janvier 1875 à élire Mac-Mahon, président „de la République", à une voix de majorité; qu'elle aussi eut de la peine à s'avouer vaincue; qu'elle aussi eut pendant de longues années des chauvins de la revanche. — Tout cela est dans l'ordre des choses humaines; que l'Allemagne reste une république plus ou moins socialiste ou qu'elle redevienne une monarchie (pour un certain temps), elle ne sera plus jamais l'Allemagne de 1914; voilà le fait.

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Laissons à Dieu le temps. Nos impatiences brutales ne servent en réalité qu'à retarder. Quand un peuple est tombé brusquement de si haut, il lui faut des années pour y voir clair, pour se ressaisir, pour se désintoxiquer, et pour reprendre sa voie normale. Notre devoir est de lui aider. Il y a quelques mois, j'ai dit en allemand, dans une revue allemande: „Votre salut, c'est le recueillement et le repentir". Ici, je prêche à d'autres la compréhension et l'entr'aide, dans l'intérêt suprême de tous.

Je comprends fort bien aussi la douleur des blessures encore ouvertes, et l'ivresse de la victoire, et je ne songe pas à pallier le moins du monde le crime de l'agression allemande, mais enfin nous ne pouvons rien bâtir sur la haine et c'est aux vainqueurs à donner l'exemple de la maîtrise de soi-même.

Deux faits suffiront à illustrer ma pensée. Le premier concerne les Allemands qui, pendant toute la guerre, ont lutté contre leur gouvernement, par patriotisme éclairé. Ils ont été abreuvés d'injures; ils ont vécu, honnêtement, courageusement, dans l'ostracisme

et souvent dans une quasi misère. L'Entente du moins les estimait, les citait. Aujourd'hui le vainqueur les ignore et s'étonne qu'ils plaident pour leur patrie vaincue et amoindrie. Il y a là une injustice profonde; je connais des cas navrants qui font naturellement la joie des réactionnaires. Ces hommes, qui représentent la plus vraie et la plus belle tradition allemande, auraient pu être les ouvriers de l'œuvre nécessaire; on en fait des parias...

Et le second fait concerne les 400,000 prisonniers que la France retient encore. Je sais les raisons qu'on invoque: le Nord à reconstruire, les conditions de l'armistice non encore remplies. Ces raisons sont insuffisantes à légitimer quatre cent mille ôtages. Il y a là un crime contre l'humanité que tous les exemples de crimes „boches" ne sauraient justifier. La loi du talion n'existe pas pour les honnêtes gens; elle ne devrait pas exister non plus de peuple à peuple. Qu'on ait pris toutes les garanties nécessaires, cela va de soi; mais le fait de retenir quatre cent mille hommes, de leur infliger la détresse morale, cela dépasse les limites des garanties; l'utilité de cette mesure est problématique; le tort moral est certain.

En voilà assez pour aujourd'hui. Tel ami français me reprochera encore d'être un „dilettante". Je ne m'arrête pas à discuter des mots. Il y a des principes de justice et de solidarité qui sont les plus belles réalités de la civilisation humaine. J'ai voué ma vie à ces principes; je lutte pour eux en 1919 comme en 1914, et rappelle enfin cette vérité élémentaire: Chaque peuple a ses individus néfastes, empoisonneurs de la conscience publique, et dans l'histoire de chaque peuple il y a des moments où l'influence de ces individus prédomine; mais il n'y a pas de peuple dont il soit permis de désespérer tant qu'il ne renonce pas lui-même. Je n'ai jamais cru à la décadence des races latines et ne crois pas davantage à la perversité des Germains. Quand une nation a donné au monde ce que l'Allemagne lui a donné, elle donnera plus encore et mieux; il faut l'y aider. La guerre est finie, la parole n'est plus aux militaires; il est temps de bâtir; c'est l'œuvre des hommes de bonne volonté.

ZURICH E. BOVET

□□□